

Diffuser l'art lyrique dans les cités

Ceux qui font 3|12 Depuis plus de quinze ans, la mezzo-soprano Malika Bellaribi-Le Moal anime des ateliers de chant auprès de femmes des quartiers populaires. Son credo : l'autonomie et la confiance

La première fois qu'elle est arrivée à Creil (Oise), en mars 2000, pour donner un concert d'art lyrique dans un centre d'art contemporain, Malika Bellaribi-Le Moal a brutalement été ramenée quarante ans en arrière. « J'ai vu les jeunes enfants qui jouaient là, au cœur de la cité, un peu désœuvrés. Ça m'a rappelé le bidonville de Nanterre [Hauts-de-Seine] où je suis née, avec, au sol, la terre glaise de mon enfance. »

Dans la cité de Creil, la fille d'émigrés algériens retrouve, effarée, « les mêmes conditions de pauvreté et de misère » que celles de son passé. Alors, même si elle « doute un peu d'y arriver », elle accepte la proposition du centre d'art contemporain d'imaginer un projet artistique pour les habitants de ces quartiers. La mezzo-soprano, passée par le Conservatoire de Paris et reconnue par ses pairs, décide de se servir du chant pour aider les enfants et les femmes à « reprendre confiance ». « Je me suis dit qu'utiliser un art élitiste, c'était le meilleur moyen de faire bouger les lignes », se souvient-elle.

UN MOMENT D'ÉCHANGE

Le succès de ses premiers ateliers lui prouve qu'elle a vu juste. Petit à petit, des jeunes filles d'à peine 20 ans poussent la porte du centre, « pour voir ». Et reviennent. La petite troupe s'agrandit. Dans le quartier, on se passe le mot. « Ça a recréé du lien », constate fièrement Malika. Et donné l'envie à la cantatrice de renouveler l'expérience.

Quinze ans plus tard, celle qu'on surnomme désormais « la Diva des quartiers » anime des ateliers à Bondy (Seine-Saint-Denis), Créteil (Val-de-Marne) et Paris, auxquels participent chaque semaine une vingtaine de femmes. Elle revendique de « bousculer le système » en faisant prendre conscience à

ses élèves de leur capacité d'autonomie et de liberté.

Le cours de chant, c'est aussi pour ces femmes un moment d'échange et de partage, sur leurs difficultés du quotidien et les moyens de les surmonter. « Souvent, ce sont des femmes assez isolées. Elles n'ont pas confiance dans les institutions et ne connaissent pas. Comme elles sont dignes, elles ne demandent pas. Là, entre elles, elles osent. Et découvrent qu'elles ont des droits. »

Ce soir de juin, c'est répétition générale dans une salle de l'hôpital Broca, dans le 13^e arrondissement de Paris. Malika et sa troupe ont moins de trois semaines pour finaliser les détails de leur *Cavalleria Rusticana*, un opéra de Pietro Mascagni qu'elles ont interprété pour la première fois en juillet à Villeurbanne, avant d'autres représentations dans plusieurs lieux d'ici à la fin de l'année. Les femmes sont toutes venues, ou presque, malgré les grèves et les impératifs domestiques. L'une d'elles arrive avec son petit garçon, qui s'installe sagement, en habitué, dans un coin de la pièce.

Au fil des heures, les exercices s'enchaînent au rythme du piano. Malika passe en revue les solistes, puis les choristes, qui forment un cercle



Malika Bellaribi-Le Moal, lors d'une répétition à Paris, en juin. KARIM EL HADJ/« LE MONDE »

« Je me suis dit qu'utiliser un art élitiste, c'était le meilleur moyen de faire bouger les lignes »

MALIKA BELLARIBI-LE MOAL
cantatrice

autour d'elle. Au centre, la « Diva des quartiers » virevolte, d'une énergie à couper le souffle. Elle tape la mesure du pied, écoute l'air de l'une, fait répéter, donne un conseil, modifie un détail avec la metteuse en scène Caroline Dumas. Et, soudain, elle explose : « Les gens pensent que vous n'allez pas y arriver. Vous devez leur en mettre plein la vue ! Je veux des sons de professionnels. Je ne veux pas des sons de la petite rue, de la zone ! »

« UN TRAVAIL SUR LES ÉMOTIONS »

Lydia, venue de Nanterre, participe aux ateliers depuis douze ans. Elle prend avec philosophie les coups de sang de sa professeuse. « Malika, elle est sévère. Mais elle est juste, aussi. En nous faisant répéter, elle nous apporte, et nous aussi, on lui apporte », dit-elle simplement. « J'y ai pris goût, on peut dire que ça a donné un sens à ma vie », confirme plus tard Malika. « Le chant, c'est aussi un travail sur les émotions. Cela donne des outils pour communiquer et ça permet aux femmes de se reconstruire », poursuit-elle.

Elle sait de quoi elle parle. A l'âge de 3 ans, elle est renversée par un camion qui fait marche arrière sur un trottoir et manque de perdre l'usage de sa

jambe droite. Jusqu'à 10 ans, elle multiplie les greffes et les séjours en maison de repos, retrouvant ses parents et ses sept frères et sœurs de manière épisodique. La petite fille, confrontée à une grande solitude, découvre alors la musique classique, grâce aux religieuses de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, qui prennent soin d'elle.

« La musique a été pour moi quelque chose de magique. C'est ce qui m'a permis de voler quand j'étais clouée au lit et, en vrai, de marcher, confie-t-elle. Sans mon accident, je n'aurais probablement jamais eu accès à ça. Je n'aurais jamais pu imaginer faire un jour le conservatoire. » C'est, sans nul doute, ce qui anime la cantatrice avec ses ateliers dans les quartiers : rendre ce qu'on lui a apporté en donnant à son tour leur chance aux femmes, pour qu'elles croient en leur capacité à construire leur destin. « Mon histoire personnelle m'a peut-être fait toucher l'essentiel. Je sais qu'il faut avoir confiance en l'être humain. On peut décider de changer les choses, résume-t-elle avec conviction. Montrer un autre chemin. » ■

SOLÈNE CORDIER

Prochain article :
Se réapproprier la production d'énergie

D. B. Cooper le pirate de l'air qui s'est joué du FBI

Inconnus mais célèbres 3|6 En 1971, il détournait un avion dans le nord-ouest des États-Unis, avant de sauter en parachute avec 200 000 dollars et de se volatiliser

Dans l'après-midi du 24 novembre 1971, un passager du nom de Dan Cooper – le nom qu'il donne en achetant son billet – monte à bord du vol 305 de la compagnie Northwest Orient Airlines. Le Boeing 727 décolle de Portland, destination Seattle. Un vol de routine, une navette à vrai dire, pour un voyage d'une grosse demi-heure. Durant le trajet, Cooper commande un verre de bourbon, fume une ou deux cigarettes, avant de tendre un papier à Florence Schaffner, l'une des hôtesse du vol : « J'ai une bombe dans ma valise. J'en ferai usage si nécessaire. Je veux que vous preniez place à côté de moi. Ceci est un détournement. » Pour montrer que ses actes s'accordent à ses paroles, l'homme ouvre discrètement sa mallette, où l'hôtesse voit des cylindres et des fils rouges. D'évidence, une bombe prête à être actionnée.

Florence Schaffner recopie, sous la dictée du pirate de l'air, un mot qu'elle s'en va remettre au commandant de vol. Contre la vie sauve des 36 passagers, Cooper demande à récupérer 200 000 dollars en cash et quatre parachutes une fois l'avion arrivé à Seattle. Les 36 passagers débarquent à leur lieu de destination. Le vol de la Northwest Airlines doit, lui, redécoller

et prendre la direction de Mexico. Alors que l'avion se trouve à environ 3 000 mètres d'altitude, peu après 20 heures, Cooper enfle son parachute, plaque le sac contenant les billets contre son ventre et saute en plein vol, au-dessus d'une forêt. Plus personne ne le reverra. Dan Cooper vient d'entrer dans la légende.

Le FBI se trouve rapidement en mesure, avec l'aide de Florence Schaffner, de dresser un portrait-robot du ravisseur : la quarantaine, environ 1,80 m, 80 kg, le teint mat, portant un costume, une chemise blanche et une cravate noire. L'affaire Cooper devient un dossier majeur pour le FBI. Elle hérite d'un nom de code, « Norjak », et d'une équipe spéciale de plusieurs agents, pour ce qui va devenir l'une des enquêtes les plus longues de l'histoire du service de renseignement intérieur américain. Le suspect est rapidement rebaptisé D. B. Cooper, après que les soupçons de la police se sont portés sur un journaliste local du même nom.

Au fil des ans, plus de 800 suspects sont interrogés, des milliers de pistes suivies. Régulièrement, des gens prétendent être D. B. Cooper – des divagations contredites par leur absence de ressemblance avec le portrait-robot du pirate de

l'air, leur absence d'expérience en parachutisme ou, plus tard, l'absence de preuves ADN recueillies sur la cravate abandonnée par le pirate de l'air à bord de l'avion. Les soupçons se portent, en avril 1972, sur un certain Richard McCoy, vétéran du Vietnam, parachutiste expérimenté, qui détourne un Boeing de la United Airlines. Celui-ci utilise le même mode opératoire que Cooper, mais sans réussite. La police conclut, de toute évidence, que le visage de McCoy, tué par la police en 1974 après une tentative d'évasion, ne marque aucune ressemblance avec le portrait-robot de Cooper.

En 1980, Brian Ingram, un garçon de 8 ans, découvre, lors d'un pique-nique avec ses parents, le long du fleuve Colum-

bia, une liasse de billets de 20 dollars, pour un total de 5800 dollars, dont les numéros de série correspondent à ceux des billets remis par la police à Cooper, neuf ans plus tôt. Aucune trace du corps de D. B. Cooper. Il est très probable que le pirate se soit tué en sautant de l'avion, emportant avec lui le secret de son identité.

ULTIME REBONDISSEMENT EN 2014

Sa disparition l'installe dans la culture populaire américaine. L'auteur du *Facteur sonne toujours deux fois*, James Cain, consacre une nouvelle à Cooper. Une ville de l'État de Washington crée un « Cooper Day », peu avant Thanksgiving. En 1981, le réalisateur Roger Spottiswoode consacre un long-métrage au fait divers, *Deux cent mille dollars en cavale*. Universal, le studio qui produit le film, propose, sans succès, une somme de 1 million de dollars à celui ou celle qui permettrait de retrouver le vrai Cooper. Dans la série « Twin Peaks », de David Lynch, l'agent du FBI incarné par Kyle MacLachlan s'appelle Dale Bartholomew Cooper, en hommage à D. B. Cooper.

L'affaire rebondit encore de manière spectaculaire à la suite de la publication, en 2014, d'un livre-enquête, de Ross Richardson, *Still Missing*. Selon l'auteur,

Le 12 juillet, le FBI a annoncé avoir définitivement refermé le dossier d'une des enquêtes les plus longues de son histoire

SAMUEL BLUMENFELD

Prochain article : B. Traven, écrivain culte de langue allemande